

Yeux fertiles

Numéro 66, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1996). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (66), 145–154.

Paul Savoie

Oasis

Éditions du Noroît, 1995, 73 p.

Il n'est pas facile de mettre la main sur un bon recueil en cette triste époque où plusieurs poètes, et non les moindres, s'adonnent à un intimisme bête et stérile dans lequel grille-pain, vêtements et autres accessoires du quotidien ont la lourde tâche de nous émouvoir par leur inertie. Dans ces conditions, il importe de souligner l'existence d'*Oasis*, de monsieur Paul Savoie, livre rafraîchissant et sobre où la parole se laisse entendre sans artifices et sans fioritures de mauvais goût.

Inutile de le cacher, *Oasis* me fut une heureuse lecture. Il s'agit de poèmes où l'on sent vivre l'individu, où un être de chair fait un effort pour communiquer grâce à ce langage fin, souple et surprenant qu'est la poésie lorsque l'auteur maîtrise son art.

J'apprécie particulièrement un ensemble de textes où l'on ne se contente pas de m'indiquer qu'un chandail repose sur le dossier d'une chaise et qu'en conséquence, l'existence du narrateur est vide. Quand une conception de la réalité se dégage des éléments descriptifs, quand les bruits, les corps et les objets s'harmonisent dans la musique et la respiration des vers, le lecteur a le sentiment de palper, de comprendre, de participer à ce qui s'élabore. Pourquoi cela arrive-t-il si rarement ?

Chez Paul Savoie, les sons se mêlent à la substance des choses, du sang réchauffe les objets et les minutes, les bâtiments respirent, les paysages prennent forme humaine. Autrement dit, les textes sont habités.

je songe à un bruit de vague
mon corps se heurte contre le rivage
j'entends les formes durcies
je roule
je fracasse le pan de mur

la vague me fait tourner
le rivage devient chair
étouffée déchirée
latte suspendue
plus fragile dans la chute soudaine
qu'une rainure
quand l'automne bariole la feuille
(p. 20)

Le corps occupe passablement de place dans l'espace poétique déployé sous nos yeux, un corps avec ses odeurs, ses inconforts et ses excitations diverses. La sensibilité et la précision du discours en font retentir les appels. Ce métabolisme étranger, nous le percevons de l'intérieur et reconnaissons comme nôtre l'univers sablonneux et pesant dans lequel il se meut.

le corps
dans son effacement
grandit à vue d'œil
ensuite vient l'épaule
point de démarcation
entre l'insolite désir de frapper
et celui de retenir
corde entre deux gouffres
qu'un ciel ballotté
tend aux pas fragiles (p. 35)

Il ne faut pas non plus oublier le désert, sans lequel nulle oasis ne peut remplir son rôle. Celui de Paul Savoie traverse les êtres et franchit toutes les barrières pour envoûter et combler son lecteur. Ce dernier ne peut donc que se laisser attirer entre les lignes, en ce lieu qui « nous transporte hors de nous-mêmes/jusqu'aux limites extrêmes/de la faim » (p. 53). De quoi nous mettre en appétit...

Ce recueil empreint de nuit et d'étreintes manquées, de dépassement des limites et de soifs sans rémission recèle une tension permanente entretenue par des images fortes et bien agencées. Rien de spectaculaire, rien de transcendant, mais du travail bien fait qui nous permet de constater avec soulagement que quelques poètes se donnent encore la peine d'écrire à contre-courant.

Daniel-Louis Beaudoin

Serge Patrice Thibodeau

Nous, l'étranger

Écrits des Forges/Éditions Phi, 1995, 84 p.

Serge Patrice Thibodeau est originaire du Nouveau-Brunswick et c'est l'Acadie qu'il veut nous faire parcourir à travers sa poésie, une Acadie fugitive et sans véritables limites géographiques, un espace très personnel où s'inscrit en filigrane l'histoire d'un peuple.

Thibodeau a publié plusieurs recueils de poèmes ayant pour thème l'errance, notamment *Le cycle de Prague* (1992) qui lui a

valu le prix Émile-Nelligan. *Nous, l'étranger* se déploie en trois parties qui représentent des moments forts de l'histoire acadienne : La Rochelle, 1654; Chipoudie, 1697-1755; Madawaska, 1789. On y parcourt des paysages à la fois intérieurs et extérieurs, les frontières entre l'intimité et le collectif demeurant floues et mouvantes.

Pleins de soufre et empreints d'une musicalité sensuelle, ces poèmes parlent aussi de trahisons et de résistance aux humiliations de l'histoire.

tendre la joue n'est pas respectable
si d'emblée la figure a été piétinée
mais quelle insulte quelle haine
quelle hargne ne sauraient se dissoudre
devant nous qui savons que nous sommes l'étranger
forgé à même la dignité et fier de ce visage
qui a vu le soleil?
(p. 47)

Entre les lignes règne la nuit avec ses routes traversant la misère, la pauvreté, la famine, une nuit marquée par la violence que les peuples pleins d'amertume et de compétitivité se font subir les uns aux autres. Intemporelle, la noirceur se laisse déchirer par la foudre et s'emplit de fièvre. Les villes sont des marais où le narrateur patauge et s'enlise. Dans ces parages angoissés, le poème seul sait faire entendre une douce musique et se présenter comme un havre accueillant pour les âmes tourmentées.

nous sommes au sommet des décombres
étudiant la malice de la ville
observant sa démarche appauvrie
regardons vers le bas
et penchons bien la tête
lisons parfaitement le relief des impostures
(p. 32)

La présence discrète de la mer, surtout dans la deuxième partie, nous fait imaginer des ports rongés par le brouillard, des vapeurs humides et enveloppantes au sein desquelles la poésie se couve pour émerger tel un phare. Cette couvée fructueuse et nous donnant accès à de vastes possibilités sémantiques a le mérite notable de ne pas exclure le plaisir de la lecture. On oscille entre l'immense et le tout petit, entre « les caprices d'un saccage » et « les complots d'une écharde » (p. 68). Ici, l'exil même se perçoit entre l'exégèse des naufrages et les courbatures du vieillissement individuel.

Au bout de l'émouvante aventure poétique, nous retrouvons la terre ferme, celle où mûrissent les blés et où l'oisiveté de la mémoire se déchire sur les fils barbelés des champs. Le chaos et les échos vaporeux avalant les attentes et les souvenirs nous amènent à chercher « l'origine des poussières captives » (p. 66). Dans cette troisième et dernière partie, un peuple se retrouve, mais l'individu médite le départ, jongle avec le désir d'aller nu explorer les confins du globe. On y retrouve la nuit, cette fois éblouissante d'ancienne lumière, engrossée d'histoire et assouvie de rêves ancestraux.

nous voulons ne plus jamais nous soumettre
aux déchirements de l'espace ne plus jamais permettre
imprécise dans la fuite des jours
l'implacable l'illusoire prophétie
de notre éparpillement (p. 84)

Quand le lecteur referme ce livre, c'est avec la ferme intention d'y revenir. Voilà ce que j'appelle écrire. À mon avis, Serge Patrice Thibodeau est un excellent poète. Ses textes sont consistants, pleins de saveur et de sens.

Daniel-Louis Beaudoin

Patrice Desbiens

Un pépin de pomme sur un poêle à bois

Prise de parole, 1995, 205 p.

Étant benêt de nature et peu habitué aux finesses des nobles esprits, je me trouve souvent perplexe dans l'entourage des poètes. Ainsi, il m'arrive de me demander si c'est parce que le genre se prétend ardu, voire réservé à une élite, que la critique s'attarde si peu sur les recueils de poésie qui paraissent ou sont distribués au Québec. Le silence gênant que l'on bâtit autour de ce genre de livres, surtout s'ils sont signés par des auteurs peu connus, favorise la publication d'une quantité effarante de nullités.

Certes, il est naturel que, dans une société démocratique, chacun puisse y aller de sa petite gigue. La liberté d'expression est à ce prix. D'ailleurs, cela ne me dérange nullement. Ce qui m'agace, m'afflige, me tarabuste, c'est lorsque la stupidité crasse est montrée en exemple. Qu'un sot soit un sot, passe encore. Mais lorsqu'un âne se mêle d'écrire et qu'une institution littéraire réputée sérieuse va jusqu'à le consacrer poète, là, il y a quelque chose qui sent le suri.

Ceux qui ont lu les numéros 63 et 64 de *Mæbius* n'ignorent pas que je m'applique toujours, dans ces pages, à mettre en pratique les principes de Dale Carnegie sur l'art de se faire des amis... Blague à part, discourir contre les livres n'a rien d'exaltant. Ce n'est pas un acte jouissif et je ne le fais que lorsqu'on qualifie de génies des bricoleurs de petite envergure. J'enrage quand une publicité racoleuse trouve facilement écho dans la critique. Notre littérature n'est-elle pas déjà saturée d'auteurs à la réputation surfaite ?

Heureusement, tel n'est pas le cas de monsieur Patrice Desbiens, poète admirable et pétillant esthète. *Un pépin de pomme sur un poêle à bois*, son plus récent ouvrage, m'a d'abord surpris par son audace. En effet, il en faut beaucoup pour publier des textes pareils. Tant de flamboyance, tant de piquantes boutades vous donnent envie de vous arracher l'encéphale pour offrir quelques cellules grises au nécessaire pourvoyeur de votre extase. Jugez-en vous-mêmes :

Les gazons sont
verts
comme de la
relish à
hot dog
et

il y a
une
quenouille
dans ton
quenœil (p. 56)

Bien entendu, naïf comme je le suis, j'ai du mal à percevoir le vingt-cinquième degré de ce chef-d'œuvre, là où se terre, comme chacun sait, le génie poétique. Des lecteurs magnanimes et savants voudront certainement éclairer ma lanterne sur ces ramifications profondes. N'hésitez pas à écrire à la revue. Je ne demande qu'à apprendre. Vous en profiterez pour m'instruire sur cette autre stupéfiante émanation :

Dans mon portefeuille
juste à côté de ma
carte d'assurance sociale
(436-275-598)
il y a une photo
de toi en
noir et blanc.

Je me rappelle de toi
en couleurs. (p. 58)

Oh, je ne suis pas dupe, vous savez. Ce flux des tranchées n'a que l'apparence de la grotesque niaiserie. En vérité, il recèle des trésors illimités de signification, il reflète une vaste culture et une intelligence prodigieuse; on y sent vibrer la polysémie. D'ailleurs, plus je m'en imprègne, plus ce livre s'emplit de prodiges. N'y trouve-t-on pas de ces soies cognitives dotées d'un pouvoir fantasmatique à la limite du surnaturel? Ceci, par exemple :

tu te fais
des
promesses

tu joues avec
tes
stresses

je veux aller
à la messe
dans tes
fesses (p. 148)

Comment ne pas être soufflé par ces vers cristallins? Ce poème ne contient-il pas le chic du chic de l'image poétique? Au premier coup d'œil, j'aurais dit que le mot «stresses», subtile contraction de «stress» et de «tresses», constituait un calembour dont même Roméo Pérusse n'aurait pas voulu. Mais à force d'examiner une telle quintessence, un tel sommet d'écriture, j'en suis arrivé à remettre en question ce jugement étroit. Marcher en équilibre sur le fil qui départage la sottise et la grandeur exige un investissement de toute la personne écrivante. Derrière le style, on sent l'homme. En effet, Patrice Desbiens est là, dans chaque vers, qui nous tend de toute son âme souffreteuse le fruit de ses plus intenses réflexions. Comment dédaigner pareille indigence?

Que diriez-vous de poursuivre cette exquise contemplation? Tenez, voici un autre brasier aux fulgurances olympiennes :

Ça fait
toute la journée
qu'elle dit
bonne journée

Ça fait
toute la journée
qu'elle est

debout

qu'elle sourit
au-dessus des sous
des autres

tandis que
dans la vitrine
le soleil du printemps
lui fait des
tatas (p. 38)

Mais non, ce n'est pas vous qu'on prend pour des tatas ! C'est de la poésie, une condensation de sens, de sons, d'images frappantes et originales. Vous ne trouvez pas ce psaume printanier extraordinaire ? Comme vous voilà sévères ! Vous savez, au début, je pensais comme vous avoir affaire à un attardé. J'étais même prêt à avancer quelque chose comme ceci : Monsieur Patrice Desbiens n'écrit pas. Il se conchie en public en pleurnichant sur son triste sort. Surtout après avoir lu ce passage :

Mon sexe se réveille sous
la blanche neige de mes
combines complexes à
Timmins Ontario.
Abcès bénin de l'amour.
Quand il éclate c'est comme
s'échapper un petit casseau de
yogourt naturel sur la jambe. (p. 190)

Vous me direz sans doute que si le yogourt s'appelait « Liberté », cette poésie serait plus riche. Puis, vous me ferez remarquer que ce dernier fragment évoque le thème des pollutions nocturnes si cher aux poètes médiocres. À vos sarcasmes, je répondrai qu'après d'exténuantes ruminations, copieusement arrosées de Boréale forte, j'ai découvert dans les écrits de Patrice Desbiens une foison de degrés sous-jacents où mon esprit replet se perd en conjectures, signe indéniable que cet auteur a du génie, n'est-ce pas ?

Daniel-Louis Beaudoin

André Ricard

Le tréteau des apatrides

Septentrion, 1995, 217 p.

Il n'est pas désagréable, en ces temps d'exotisme chinetoque et de syntaxe rastaquouère (et vice versa), de lire un livre bien écrit – d'autant plus que l'occasion se fait rare. On ne peut pas relire indéfiniment Restif (je me demande d'ailleurs pourquoi) et Chamfort : il nous faut du nouveau. Vous voulez que je vous dise ? je nous trouve un peu bêtes !

Les aléas des services de presse, espèce de tir au petit plomb fait au petit bonheur la chance (petit, petit ! pardon, saint Flaubert !) ont amené sur mon bureau le dernier livre (*novissimus, non ultimus*) de M. André Ricard, auteur dont j'avais goûté un récit, *Les baigneurs de Tadoussac (ô moun païs !... comme disait Tristan Derême)*, d'une prose svelte et nerveuse, gaîment saltitante qui ne pèse jamais (la surface du lyrisme est fragile : n'appuyez pas !) et qui se posait sans poser, comme Mercure : il me semble entendre frémir ses talonnières encore. Un heureux mélange : Alcman mâtiné de Lamartine ! Les vieilles barbes me comprendront : le dernier carré, Cambronne, toute la boutique quoi !... Ariel, Olympio... tout le songe... ah ! les braves gens !... et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

Le tréteau des apatrides; mazette... c'te titre ! est donc tombé comme une palombe dans mon carnier. C'est du théâtre, peut-être immontable, est-ce que je sais ? ! Heureusement, je ne suis pas un critique. Le critique est un croisement de l'âne et du mufle, par bonheur stérile comme tous les mulets ; il préfère les chardons ; il brait ès revues-dans-le-vent. Ne lâchez jamais un critique dans le sacré vallon : il en piétinerait les fleurs avec ses gros sabots. Il évoque aussi le morse par son physique : comprenez qui pourra. Et la porte de grange. Il est prospère, gras à lard, professeur et idiot (pardon pour le pléonasme). Obsédé sexuel, évidemment.

Du Spectacle dans un fauteuil (ô Fortunio !) : je l'ai lu ainsi, le *Tréteau*. Une grosse pièce : je ne vous le fais pas dire ! Il ne m'appartient pas de mettre le tau de l'approbation à une œuvre à Thalie consacrée. D'abord on m'apprend que *Le tréteau des apatrides* (quel titre ! vertuchou... quel exercice de diction ! quelle explication de texte pour « Secondaire III » ! quels effeuillages de Larousse dans les bibliothèques de nos écoles, ces cabarets borgnes !), le *T des A* est la deuxième partie d'une trilogie qui en comportera trois – oui, Bécassine, et range un peu ton parapluie, tu vas estropier quelqu'un ! Cela trempe dans l'histoire du Qué-

bec, comme une quenouille dans une grenouillère. Littérature historique, joli défi crânement relevé il me semble (à lui seul le titre est un cartel!), soixante témoins à l'aube, au pré d'honneur: des personnages charnels et nuancés... Œil de Dieu, fleuve géant et la rime sournoise, en espérant. J'ai lu ce... quel titre, palsanguienne! comme un récit historique et m'en suis trouvé bien. Au rebours des médicastres, qui enduisent de miel la coupe amère, M. Ricard (incompréhensible coquetterie) a déposé un filet de fiel sur l'orle d'un hanap plein de miel. Je l'en gronde un peu... avec sa permission...

Comme la plupart de mes compatriotes, je n'ai que des souvenirs scolaires de notre histoire, presque tous d'Ancien Régime. Mes maîtresses d'école, insensibles aux charmes, il est vrai discutables, de John Bull, ne se hasardaient pas après la Grande Cascade. Il y a un genre historique, que tend à illustrer le cinématographe et qui n'aboutit le plus souvent qu'au dépaysement; cela ne va pas plus loin que ces Star Wars où l'on rejoue à MacArthur aux Canaries, soi-disant (quelle imagination!) au VII^e millénaire... Rien de semblable ici: plutôt un repayement. Le genre historique, quand il est convenablement traité, réunit les conditions de la tragédie classique: illustration des personnages, noblesse des mobiles, caractère inéluctable des actions... l'embûche, le tour de reins, le *tu autem* comme dirait M. Pat Burns, c'est la leçon de civisme, le cours-illustré-par-des-exemples, l'édification: les Soviets plus l'électricité, enfin toutes ces lassantes vieilleries dont déjà Cincinnatus se foutait comme d'une guigne... M. Ricard s'en garde bien: il met en scène des personnages qui me semblent crédibles (*ergo sunt*, gros bêta!) comme ce Jean Eudore, né pour un petit pain, qui louche vers la brioche de la liberté. J'aurais à chipotiller sur le prologue, que je trouve un tantinouchet traînouillard: on dirait d'une mousmé qui racle de la babouche... mais enfin, pour ce que j'en dis!... la pure théâtralité (!) je n'en suis pas juge du tout.

Les rebondissements sont à la fois romanesques et crédibles: le boulanger, la boulangère et le p'tit mitron, tout le monde est là... main à la pâte et à cœur joie! La langue est souple et cadencée, roule en bouche (j'ai lu à voix haute, *con espressione*; mes voisins ne s'inquiètent plus de ma santé mentale: ils savent que je suis powêtte... au train où vont les choses, seuls les morses adonnés à la critique ès revues à copinage doivent l'ignorer encore...); langue que l'auteur sait indurer, corroyeur des tropes, et faire claquer comme un fouet: les bœufs lents de l'Histoire, qui tirent le char de l'État sur un volcan, sont, comme l'on sait, un

peu durs d'oreille. Je signale une naïve plainte (p. 96-97), à mi-chemin entre Béranger et Raymond Lévesque, que je ne détesterais d'entendre chanter par – et pourquoi pas ? – M. Gildor Roy, à qui je trouve, dans le registre bonne brute, un charme fou.

Je ne sais pas ce que *Le tréteau des apatrides* (*Hercle! acerbus titulus libri!*) donne sur les planches, mais sous la lampe, c'est tout à fait bien.

Marc Vaillancourt